

**TOP
10
2025****TOP
20
2025**

LAURENT DANS LE VENT

« UN CONTE DÉLICIEUX, AUSSI MÉLANCOLIQUE QUE COCASSE »

TÉLÉRAMA



« L'UNE DES RÉUSSITES LES PLUS VIVIFIANTES DU JEUNE CINÉMA FRANÇAIS »

LES INROCKS

« UNE GRÂCE INESPÉRÉE »
LIBÉRATION ★★★

« UN FILM PÉTILLANT
ET MALICIEUX »
LE NOUVEL OBS ★★★

« FORMIDABLE
BAPTISTE PÉRUSAT »
CAHIERS DU CINÉMA ★★★★

« LAURENT DANS LE VENT EST
TOUT SIMPLEMENT UNE ŒUVRE MAJEURE »
BANDE À PART

« L'UNE DES PLUS BELLES PROPOSITIONS
DONT AURA ÉTÉ CAPABLE LE CINÉMA FRANÇAIS EN 2025. »
SLATE

« UN NOUVEAU SOUFFLE D'ESPOIR
QUI TOUCHE EN PLEIN CŒUR »
ALLOCINÉ

« CE SOUFFLE C'EST CELUI
D'UN FILM LIBRE »
SEPTIÈME OBSESSION ★★★★

« SINGULIER ET POÉTIQUE »
LA TRIBUNE DU DIMANCHE
★★★

« LES RÉALISATEURS RÉUSSISSENT
TOUT CE QU'ils TOUCHENT »
FRANCE CULTURE

« DES PERSONNAGES UNIQUES SUR LA PLANÈTE CINÉMATOGRAPHIQUE »
MEDIAPART

« UNE PETITE PÉPITE QUI REDONNE ESPOIR EN L'AVENIR DU CINÉMA FRANÇAIS »
FRANCE INTER

« UNE BIENVEILLANCE IMPARABLE »
LE MONDE ★★★

« LE TRIO DE CINÉASTES REVIENT EN BEAUTÉ »
TROIS COULEURS

« INCLASSABLE ET ATTACHANT »
AVOIR ALIRE ★★★★



Laurent dans le vent

Anton Balekdjian, Léo Couture, Mattéo Eustachon

Dans une station de ski encore déserte, Laurent ne sait pas trop quoi faire de sa vie, ni avec qui. Un conte délicieux, aussi mélancolique que cocasse.

 Un sujet crucial depuis les confinements, la santé mentale des moins de 30 ans, nous entraîne, avec ce film d'altitude, dans une surprenante direction, tragique et bienfaisante. Laurent, comme beaucoup de filles et de garçons de sa génération, peine à s'adapter à la dureté du monde contemporain. Après une nécessaire parenthèse de soins psychiatriques, le revoilà face à la page blanche de sa vie, et face aux montagnes : un petit appartement lui est prêté, à titre provisoire, avant le début de la saison de ski, afin qu'il reprenne goût au quotidien...

«Dans le vent», se disait autrefois pour signifier «à la mode». Mais, concernant Laurent (Baptiste Pérusat, au jeu délicieusement funambule), il s'agit plutôt de suggérer la disponibilité totale du personnage aux courants, parfois contraires, qui l'atteignent, selon ses rencontres, dans cette station de sports d'hiver encore

un peu déserte. Il y a une ex-voyageuse enracinée, devenue herboriste (Béatrice Dalle, inattendue et convaincante) et son fils vingtenaire, absorbé dans un univers parallèle à la gloire des Vikings ; un jeune photographe marseillais, quelque peu autozentré, qui accueille un temps Laurent devant son objectif et dans son lit ; une dame âgée et très malade, seule en son chalet, avec l'envie d'en finir.

Comme dans le récent film américain indépendant *The Sweet East* (2024), se dévoile, sur un périmètre restreint, une société radicalement composite, où chacun semble vivre dans une bulle étanche à celle des autres. Mais ici le besoin de liens forts subsiste, se manifeste envers et contre tout, et d'abord chez Laurent, qui avoue n'avoir qu'un rêve, «aimer et être aimé». Les autres ne sont pas en reste et, quand le désir de lien se fait désir tout court, aucune distinction ne s'interpose entre les genres et les

orientations sexuelles : Laurent passe, en l'assumant tendrement, des bras d'un homme à ceux d'une femme, au fil de son lent dégel sentimental.

Anton Balekdjian, Léo Couture et Mattéo Eustachon avaient déjà signé ensemble un premier long métrage plus que prometteur, *Mourir à Ibiza*, en 2022. Cette fois, ils ressemblent, la vallée aidant, à de doux héritiers d'Alain Guiraudie (*Miséricorde*, sur les attractions imprévues) et des frères Larrieu (*Le Roman de Jim*, sur la bonté). Aussi accompli par le versant de cocasserie impromptue que par celui de la mélancolie déchirante, le film garde, jusqu'au bout, une part de mystère. À l'image de Laurent, aidant comme une sœur une mourante, sans que l'on sache avec certitude ce qu'il reconnaît en elle de lui et ce qu'il découvre, innocemment. ▶ Louis Guichard

France (1h41) | Scénario : M. Eustachon, L. Couture, A. Balekdjian, Julie Lecoustre. Avec Baptiste Pérusat, Béatrice Dalle, Djanis Bouzyani, Thomas Daloz.

En salles le 31 décembre.

LIRE aussi p. 42.



LAURENT DANS LE VENT d'Anton Balekdjian, Léo Couture et Mattéo Eustachon

Le récit d'une dérive à la trajectoire insaisissable, entre solitude et retrouvailles. Aussi lucide que consolatoire, l'une des réussites les plus vivifiantes du jeune cinéma français.

Suspendu dans le vide, Laurent aimerait atterrir, trouver enfin un endroit à lui. Dès les premières images, *Laurent dans le vent* emporte les spectateur·rices dans un souffle rare. Celle d'un film dans lequel chaque plan semble découvrir le monde en même temps que son personnage principal. Anton Balekdjian, Léo Couture et Mattéo Eustachon paraissent filmer comme on part en voyage, sans but précis, avec la confiance qu'une rencontre ou un jaillissement de lumière pourra tout changer. Après *Mourir à Ibiza (Un film en trois étés)* (2022), chronique déjà vivifiante sur l'entrée dans la vie adulte, le trio de cinéastes quitte les rivages méditerranéens pour la montagne hors saison : Laurent, un jeune homme sans attaches (Baptiste

Perusat, magnifique de douceur étrange), débarque dans une station de ski déserte et s'immisce dans la vie des rares habitant·es. Insaisissable trajectoire que celle de *Laurent dans le vent*, aussi bien film de solitude que de retrouvailles : solitude d'une génération qui flotte sans cap, retrouvailles possibles dans les marges entre des êtres qui s'accrochent à la vie en cherchant l'amour. Le long métrage glisse quelque part entre la foudroyante acuité sociologique de *Rien à foutre* d'Emmanuel Marre et Julie Lecoustre (ce même regard sur une jeunesse précaire et désenchantée) et la fantaisie du cinéma d'Alain Guiraudie, où le désir devient un agent de la survie. Dans cette vallée où la neige tarde à venir, les habitant·es survivent plus qu'ils et elles ne vivent. Le film montre sans

fard la violence silencieuse de ces existences isolées : celles d'hommes et de femmes laissé·es de côté, en train de se dissoudre lentement dans le paysage. À l'image de Lola, cette vieille femme qui vit seule dans une maison délabrée et qui, couchée dans son lit, attend juste que ça passe. Balekdjian, Couture et Eustachon filment ce corps usé dont le souffle s'épuise lentement avec une très grande pudeur. Les réalisateurs regardent la précarité affective et matérielle de leur génération et en font la matière d'une aventure intérieure, intime et collective à la fois. Il y a dans cette attention au présent, à la beauté des visages rencontrés, une forme d'utopie modeste : celle de croire encore à l'entraide et à la solidarité, à la possibilité de refaire monde à partir de presque rien.

Ce qui pourrait n'être qu'un récit de dérive devient un geste d'une liberté infinie. À chaque fois que *Laurent dans le vent* semble se fixer dans un cadre – le réalisme social, le conte, la chronique générationnelle –, il s'en échappe aussitôt pour se réinventer. Le film glisse, bifurque, s'évade pour n'obéir qu'à sa propre logique : celle du mouvement et du hasard. Cette capacité à laisser sa matière se transformer au contact du monde fait de Balekdjian, Couture et Eustachon les plus beaux aventuriers du jeune cinéma français.

Ludovic Béot

Laurent dans le vent d'Anton Balekdjian, Léo Couture et Mattéo Eustachon, avec Baptiste Perusat, Béatrice Dalle, Djanis Bouzyani (Fra., 2025, 1 h 50). En salle le 31 décembre.




**LAURENT
DANS LE VENT**


Laurent dans le vent mêle au burlesque des moments d'intense mélancolie, de tendresse ou de désespoir. PHOTO ARIZONA DISTRIBUTION

«Laurent dans le vent» Alpin moelleux

Pour leur deuxième long, Anton Balekdjian, Léo Couture et Mattéo Eustachon considèrent avec délice un doux loser débarqué dans une station de ski quasi vide où se bousculent les personnages paumés.

Par
ÉLISABETH FRANCK-DUMAS

Est-ce que l'on s'inquiète pour Laurent? Oui, quand même, et pas seulement parce qu'on le découvre ballotté les pieds dans le vide à bord d'un deltaplane en montagne. Le jeune homme, qui donne son prénom au titre du film (*Laurent dans le vent*) atterrit là, dans cette station de ski déserte hors saison, c'est-à-dire aux creux de l'angoisse, comme il aurait pu le faire ailleurs, parce que la copine de sa sœur a un appart de famille inoccupé et qu'il n'a nulle part où aller. Mais vraiment nulle part: il va se retrouver éjecté aux premières neiges, obligé de quêter un lit chez des saisonniers (peine perdue), d'endosser une combi de pisteur et perdre patience avec un gamin dans la neige (séquence hilarante), avant de finir chez un duo mère-fils un rien inquiétant, surtout le fils, qui se prend pour un Viking et dont on redoute qu'il le transperce ou le décapite.

BURN-OUT

Ça a l'air drôle et loufoque, ça l'est souvent, mais ce deuxième long métrage du trio formé par Anton Balekdjian, Léo Couture et Mattéo Eustachon, déjà auteurs du très réussi *Mourir à l'âme à la fois un peu défaite*, a plaisir comme qualité première de malencontreux et heureux-malheureux moments d'intense malaise, de lassitude ou de déchirement, et aussi, surtout, de merrillines inconnues de tout. Le film, cette qualité qui se pent, et qui prend ici la forme d'un peu

maraderie silencieuse avec Lola, une vieille femme découverte en chemise de nuit dans son jardin (Monique Crespin) qui attend la mort sur un pliant de camping, et que visiblement seul Laurent a su repérer – il la ramène chez elle et ils partagent des clopes. Le rien, aussi, d'une aventure qui ne prend pas avec un danseur raté devenu photographe sur un lacet de montagne où évidemment il ne passe pas grand monde, ce rien, donc, qui n'est pas un loisir, pas un relâchement, mais à tout d'un noyau dur existentiel autour duquel le jeune homme tourne à l'aveugle avant de finir par se fixer.

On a dit ici et là, notamment lors du passage du film dans la sélection de l'Acid au dernier festival de Cannes, qu'il y a du Guiraudie qui flotte dans ce *Laurent dans le vent*, et peut-être, mais avec davantage de douceur, de bienveillance et de *loose*, une grâce inespérée qui se chauffe auprès de petites bouffées de chaleur humaine se dégagant peu à peu du tableau, inespérées.

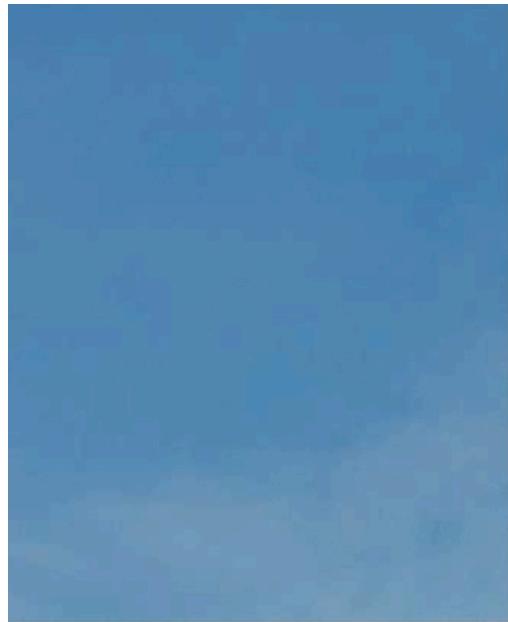
Tourné en équipe légère dans une station de ski à la basse saison (béton, larges places inoccupées, petites maisons pavillonnaires piétinant les montagnes alentour), le film se concentre donc sur quelques semaines dans la vie de Laurent, dont on devine qu'il n'est pas tout à fait revenu d'un burn-out sévère, et à quoi Baptiste Démaret, profitant son regard blasé et clément, sa malicieuse, sa gentilleman-like ironie, l'entraîneur qui lui donne les clés du lieu où il commence par se poser (l'entraîneur d'escalade, et non filé Santiago, qui commente son matin sur l'entraîneur pris en filou de mythologie)

2/2

Libération



LAURENT
DANS LE VENT



viking (Thomas Daloz), le regardent s'installer dans l'appartement avec l'air de ceux qui savent qu'il n'a rien à y faire, et c'est de là qu'il sillonnera les alentours sans but précis avant de repartir brièvement en ville chez sa sœur (Suzanne de Baecque, tout en autocentrage pétaradant) puis de revenir tel un oiseau qui retrouve son nid.

PILOU

Trois fois rien, donc, si ce n'est que ce périple de poche sur fil précaire fait naître une émotion inattendue, qui doit beaucoup au temps qui file à contempler la faune réunie par le film et leurs échanges, et aussi à un art savant du casting. Le trio de cinéastes, qui se sont rencontrés alors qu'ils étaient étudiants à la CinéFabrique (la pépinière qui a aussi formé la Louise Courvoisier de *Vingt Dieux*), a mêlé à une poignée de professionnels des non-comédiens originaires de la vallée, au physique qui n'aurait rien de particulier sinon qu'il est du genre généralement absent au cinéma – en tout cas ils n'y sont pas regardés comme ça, vêtus d'une chemise de nuit en pilou et avec des professions approximatives tout aussi peu chroniquées. C'est, osons le mot, la bonté surprenante et sans arrière-pensée de Laurent qui les révèle et nous prend peu à peu à revers, rien ne sera exactement comme on le pensait, et c'est tant mieux. ◀


**LAURENT
DANS LE VENT**

Laurent dans le vent s'ouvre sur un mouvement paradoxal : alors qu'elles s'agitent au-dessus du vide, les jambes du personnage-titre ne le mènent nulle part. L'endroit où il se rend, il y est porté, comme malgré lui par un parapente qui survole un paysage vert. Après le solaire *Mourir à Ibiza* (2022), ce nouveau récit d'échappée écrit et réalisé à six mains par Anton Balekdjian, Léo Couture et Mattéo Eustachon démarre sous des auspices plus sombres, en dépit du beau temps. Laurent (formidable Baptiste Perusat, repéré dans le moyen métrage de Brieuc Schieb *Koban Louzon*), que le film ne lâchera pas d'une semelle, ne part pas en villégiature. Dévitalisé après une crise survenue au travail, il est sommé par sa sœur de se terrer dans un appartement vide, dans une station de ski des Hautes-Alpes, le temps qu'il se retape – et que sa présence devienne de nouveau socialement acceptable.

En cette période que l'on nomme « hors-saison », jugeant alors le paysage infécond, Laurent, qui chôme lui-même depuis plusieurs années, rencontre d'autres êtres en marge, qui lui présentent autant de reflets de ce qu'il traverse. Dès son arrivée, il est accueilli par une figure spectrale

en qui il semble reconnaître une tentation familiale : une vieille femme, Lola (Monique Crespin), s'attarde en chemise de nuit dans son jardin dans le but avoué de précipiter sa mort. Dans les propos de Farès (Djanis Bouzyani), photographe de virage désœuvré et aspirant danseur, on entend l'écho des déceptions de Laurent face à ce que la vie peut offrir. Chez Santiago (Thomas Daloz), jeune adulte vivant toujours avec sa mère, Sophia (Béatrice Dalle), et rêvant de fonder une colonie viking sur un territoire désert, le visiteur retrouve son propre refus de la conception la plus commune du travail.

La dépression de Laurent ne paraît donc pas accidentelle, anecdotique, mais engendrée par un monde dans lequel être « improductif » revient à être exclu des circuits du désir et de l'amour en même temps que de l'argent. Son cheminement interroge la possibilité de s'extraire de l'économie financière et libidinale qui règle la ville. Auprès de ceux et celles qu'il rencontre, il semble chercher un élan, une inspiration – « Vous savez vivre », dit-il à Farès et son amie saisonnière –, qui coïncide avec une quête amoureuse. Comme leur héros, les cinéastes visent à rendre au monde sa puissance d'enchantement,





à travers une forme apte à raviver l'envie même de regarder et de s'émouvoir. Tournant en petite équipe, avec très peu de moyens, ils compensent par le temps passé à arpenter les lieux au préalable, à en rencontrer les habitants, matière documentaire qui fait du film davantage qu'une historiette ou une allégorie : la restauration en actes d'un lien entre le cinéma et le monde, qui s'exprime aussi par la rencontre à l'écran d'acteurs professionnels et non professionnels. Cette collision fait partie des étrangetés que les réalisateurs cultivent, comme autant d'écarts avec les effets naturalistes, qui permettent un rapport plus engagé à la fiction, librement consenti. Dans les pas de Laurent, volontiers hésitant, parfois irrationnel, les cinéastes laissent exister des moments suspendus ou de brusques interruptions, à contretemps de ce que serait une mécanique trop bien huilée, et soulignent les excentricités des personnages. «*Je dis pas n'importe quoi, je dis ce que je pense*», lance Laurent, pointant la compatibilité entre le bizarre et la vérité, comme cette «*chèvre magique*» dont le pouvoir de produire du lait tout au long de l'année n'est pas moins réel qu'il est inexplicable.

Anton Balekdjian, Léo Couture et Mattéo Eustachon s'engouffrent avec bonheur dans la brèche pansexuelle,

rurale et fantasque ouverte dans le cinéma français par Alain Guiraudie. Le regard clair et la discrétion de l'étranger qui s'attarde dans le village rappellent le Jérémie de *Miséricorde*. Mais tandis que le séjour de l'ancien boulanger faisait remonter de tristes passions, l'exfiltration de Laurent vers les montagnes s'avère réparatrice : bien que pensant n'être que de passage dans la région, il prend racine dans un environnement qui n'est pas épargné par la rugosité ni par la violence, mais qui offre davantage d'espace pour autre chose. Le vide relatif ouvre un lieu verrouillé par les possibles à la fois pléthoriques et limités de la ville, et Laurent élabore ici d'autres modes de relation, avec des personnes dont il diffère par l'âge, le genre, l'histoire ou la couleur de peau. L'altérité en général apparaît dans sa pleine puissance de dérangement, typiquement à travers le personnage de Santiago, globalement comique mais parfois effrayant, qui se tient sur une crête entre illusion et clairvoyance et rend à l'idée même de rencontre tout son potentiel d'inconfort comme d'enrichissement. Le film s'attarde toutefois sur le soin qui circule et la perspective que le plaisir revienne, de l'alcool et des cigarettes partagées avec Lola aux balades avec Sophia et Santiago. Si la solitude existe autant ici qu'ailleurs,

les rencontres paraissent plus profondes. C'est avec Sophia, personnage dont il semble le plus éloigné, que se produit l'étincelle qui fait remonter la sève en Laurent. La boucle que forme le récit le ramène auprès de ceux qui l'avaient accueilli sur place au début du film, mais son regard, comme le nôtre, a changé. La réconciliation avec la vie qui finit par s'accomplir sans bruit est avant tout acceptation de la mort : un gouffre que l'on n'a plus besoin de fuir lorsque disparaît la tentation de sauter. ■

LAURENT DANS LE VENT

France, 2025

Réalisation Anton Balekdjian, Léo Couture, Mattéo Eustachon

Scénario Anton Balekdjian, Léo Couture, Mattéo Eustachon, Julie Lecoustre

Image Mattéo Eustachon

Montage François Quiqueré

Son Léo Couture, Ange Hubert

Costumes Yvett Rotscheid

Musique Léo Couture

Interprétation Baptiste Perusat, Béatrice Dalle, Thomas Daloz, Djanis Bouziani, Monique Crespin, Suzanne de Baecque

Production Mabel Films

Distribution Arizona Distribution

Durée 1h50

Sortie 31 décembre

LAURENT DANS LE VENT

CAHIERS
DU
CINÉMA



© BLUE MONDAY PRODUCTION/SPI



Nino de Pauline Loquès (2025).

Consciemment ou pas, chaque cinéma, chaque époque a son âge. Hypothèse : pour ce qui est d'une partie du cinéma français en 2025 cela aura été le passage à la trentaine, comme une prise d'élan vers nulle part.

TRENTE ANS DANS LE VENT

par Mathilde Grasset

Deux jeunesse, et avec elles deux visions du cinéma, ont coexisté cette année en France. Il y a eu d'une part l'adolescence regardée avec tendresse ou compassion depuis une certaine position de surplomb. C'est la veine majoritaire du réalisme français, qui fait de l'ado un cas, un type, à partir duquel on s'adonne aux démonstrations sociologiques et aux tours de force scénaristiques (*La Pampa*, *Enzo*, *Météores*) ; c'est aussi celle d'un Klapisch qui ne se détourne pas de la jeunesse mais la regarde depuis une place de plus en plus lointaine, si bien que l'oeillade en direction d'une fougue juvénile, visant dans *La Venue de l'avenir* la fin du XIX^e siècle, témoigne désormais d'une fascination et d'une nostalgie carabinées.

Mais il y a eu aussi, affranchis de cette représentation coincée entre l'exemple et le rêve, des portraits de personnages ni adolescents ni adultes, approchant de la trentaine, réalisés par des cinéastes du même âge qu'eux, porteurs depuis l'intérieur d'un regard sur la jeunesse contemporaine. C'est *Laurent dans le vent* (Anton Balekdjian, Léo Couture et Mattéo Eustachon) et *Le Rendez-vous de l'été* (Valentine Cadic), auxquels peut s'ajouter *Nino* de Pauline Loquès. Leurs personnages sont en errance, plutôt mutiques et pâles : Blandine, venue de Normandie pour assister aux JO, est expulsée de son auberge de jeunesse car elle a dépassé la limite d'âge ; Laurent squatte un chalet dans les Alpes après être « sorti de tout » ; Nino, atteint d'un cancer, a perdu les clefs de chez lui. Tous les trois, peu enclins à la définition psychologique et sociologique, seraient les rares fantômes d'un cinéma qui a encore coutume de romantiser les leçons de vie.

Dans les années 1990, quand ces nouveaux cinéastes et interprètes n'étaient encore que des nourrissons, les jeunes adultes du cinéma – ceux de Salvadori, Podalydès ou Desplechin – étaient déjà en proie à l'irrésolution et à l'inexpérience, mais les choses finissaient par se caler pour eux. Laurent, Nino et Blandine

reprennent le flambeau du flottement, mais rien n'empêche la persistance de leur solitude, de leur décrochage, même s'ils ont une sœur ou une mère. À la fin des films, Nino a congélié son sperme pour plus tard, Blandine rentre seule chez elle, Laurent allume la lumière d'une maison qui n'est pas la sienne : la « vie d'adulte » se borne à ne pas commencer, c'est toute la différence. Malgré leur phrasé presque enfantin, Baptiste Perusat (Laurent) et Blandine Madec (Blandine), découverts cette année, incarnent une candeur terrestre, plus grave qu'elle n'en a l'air.

La trentaine n'est donc pas un cap, mais renverrait à une façon qu'a le cinéma, en vieillissant de quelques années ses personnages, de se maintenir dans une heureuse zone grise. Le « cinéma-jeune-trentenaire » impliquerait un rapport indécis au temps : *Nino* ne se déroule que sur trois jours, *Le Rendez-vous de l'été* pendant la bulle des JO, *Laurent dans le vent* est fait de boucles (les saisons passent, le personnage revient à la station de ski, les séquences se terminent là où elles avaient commencé). Un rapport à l'espace, aussi, qu'il ne réduit pas à une réalité sociale. Le film de Valentine Cadic est gorgé d'images documentaires tournées en juillet 2024, quand le grouillement de Paris était exceptionnel ; aux centres touristiques, il préfère les coulisses, se déporte vers la petite ceinture, où la magie opère discrètement : à l'aube, Blandine croise par hasard l'athlète qu'elle admire. Les Alpes de *Laurent dans le vent* aussi ont leur concrétude (leurs habitants isolés, leurs travailleurs saisonniers) et leur part d'enchantedéflationniste. À l'ombre des voyages dans le temps qui revisitent une jeunesse passée devenue mythique (*Nouvelle Vague*, *Bardot*), une autre s'efforce de se définir au présent, dans l'interstice qui lui est accordé, presque artisanalement : ses films, à l'image du premier plan de *Laurent dans le vent*, se rendent sensibles aux courants d'air mais portent aussi en eux une évidente lucidité, et gardent le sol en ligne de mire. ■